

Études, revues et livres publiés récemment

Volume 4, Number 1, Winter 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/900071ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/900071ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (print)

1705-0065 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1978). Review of [Études, revues et livres publiés récemment]. *Revue des sciences de l'éducation*, 4(1), 139–158. <https://doi.org/10.7202/900071ar>

Information

Études, revues et livres publiés récemment

Québec Science, magazine d'information scientifique, janvier 1978, volume 16, no 5.

Alors que plusieurs revues scientifiques connaissent des difficultés de financement et de mise en marché, il est réconfortant de constater le succès remarquable et, à vrai dire, unique au Canada dans le domaine de l'information scientifique, du magazine *Québec Science*. Ce mensuel, publié par l'Université du Québec a vu son tirage passer de 2 500 en 1971 à plus de 20 000 en 1977 ; on peut estimer à plus de 100 000 son public de lecteurs. Compte tenu du marché intérieur possible, une telle pénétration a peu d'équivalents dans le monde occidental parmi les publications d'information scientifique et se compare favorablement sous ce rapport, toutes proportions gardées, au prestigieux *Scientific American* et laisse loin derrière la revue française *Recherche* et la revue canadienne *Science Forum*. D'ailleurs, cette dernière revue, publiée jusqu'à récemment par l'Université de Toronto, vient de choisir non seulement comme modèle mais comme son futur éditeur le magazine *Québec Science*, en vue d'utiliser l'expertise et de mettre au point la formule qui lui permettraient d'améliorer sa diffusion au Canada anglais qui représente un marché le plus immédiat. Voilà donc un secteur où le Québec est à l'avant-garde avec une réalisation qui fait l'envie de nos voisins canadiens.

Le précurseur de *Québec Science* fut le périodique *Le jeune scientifique* publié par l'ACFAS, de 1962 à 1969. *Le jeune scientifique* servait de tremplin à la vulgarisation de certains travaux scolaires et parascolaires au Québec et présentait des articles d'intérêt général. Il était principalement destiné aux étudiants d'écoles secondaires. Les modestes ressources financières de l'ACFAS ne lui permettaient cependant pas de supporter à long terme le fardeau et les risques inhérents à une telle publication. Aussi le périodique fut-il finalement cédé à l'Université du Québec qui lui donna le nom de *Québec Science* et décida d'en faire une véritable revue scientifique populaire. *Québec Science* est dirigée par une petite équipe permanente à laquelle s'ajoutent de nombreux

collaborateurs réguliers, rédacteurs scientifiques et journaliers pigistes. Elle reçoit des subventions du ministère de l'Éducation du Québec et du Conseil national de recherches du Canada.

La clientèle de *Québec Science* se recrute encore en majorité dans les milieux de l'enseignement secondaire et collégial. Environ 70% de ses lecteurs ont moins de 30 ans. Mais ce public tend à demeurer loyal à la revue, au-delà des études pré-universitaires. Ce fut d'ailleurs un des principaux mérites de *Québec Science* que de s'assurer d'une continuité d'intérêt chez sa clientèle en offrant progressivement un contenu qui rejoigne les adultes aussi bien que les étudiants. À ce point de vue, *Québec Science* est pour le profane d'une lecture plus accessible que *Scientific American* ou la *Recherche* dont l'approche nécessite le plus souvent une solide formation scientifique.

Quant au contenu de la revue, il faut d'abord noter la distinction suivante : *Québec Science* n'est pas une revue sur la science québécoise mais une revue québécoise sur la science. La vulgarisation de recherches faites au Québec ou dans le reste du Canada est bien sûr présente mais ne constitue pas l'unique préoccupation de *Québec Science* qui se soucie davantage de présenter des dossiers scientifiques généraux, émaillés de références pertinentes au milieu québécois, canadien ou nord-américain. Ce difficile équilibre entre le reportage scientifique proprement dit et la synthèse des connaissances sur un sujet donné est ici assez heureusement réalisé grâce à la politique de rédaction adoptée par la revue. La plupart des articles de *Québec Science* sont écrits par des journalistes scientifiques, munis d'une bonne formation et d'une vaste culture scientifique, et aptes d'autre part, de par leur métier, à se situer au niveau du lecteur et à susciter son intérêt. Les chercheurs de carrière sont rarement capables d'intégrer ce dernier volet quand ils s'adressent au public en général ; on doit cependant les encourager à développer cette aptitude et leur fournir l'occasion de communiquer avec le public. *Québec Science* confie occasionnellement la rédaction d'articles à des scientifiques. Mais c'est essentiellement le concours de professionnels de la communication qui a contribué à rendre ce périodique attrayant et populaire. Évidemment, tout n'est pas parfait : la qualité du texte n'est pas toujours égale, l'intérêt des articles (et même des numéros) est variable et la place occupée par les sciences humaines dans les sujets traités est encore relativement faible.

Le numéro de janvier 1978 est assez représentatif de la présentation et du contenu de ce magazine. Cinq dossiers ou articles de fonds forment la partie centrale, imprimée sur un papier glacé de qualité, du numéro. Le premier article, intitulé *Gaspiller est encore rentable*, montre comment la conservation des ressources et le recyclage sont des notions qui n'ont encore que fort peu pénétré notre société ; vient ensuite sous le titre *L'esclavage de la seringue* un historique fascinant de l'héroïnomanie ; un troisième dossier fait un bilan des recherches médicales de trois groupes québécois ; le détournement des icebergs pour les fins de l'exploitation pétrolière, fait d'autre part l'objet d'un texte serré et fortement documenté ; enfin, le cinquième article de fonds illustre l'apport

du progrès scientifique à la production de la bière et traite de certains effets qui en résultent sur la consommation. Le reste de la revue, c'est-à-dire environ la moitié est consacré à des rubriques imprimées sur du papier mat, au début et à la fin du numéro. Ces rubriques sont constituées d'une vingtaine de textes plus ou moins brefs se rapportant à des sujets aussi divers que le poids de l'univers, la recherche sur l'histoire rurale, le chlore et l'eau potable, le dernier rapport du comité sénatorial Lamontagne, la généalogie comme loisir scientifique et le récent rapport du Conseil des Sciences sur le développement nordique. On retrouve également une revue de publications récentes et une chronique de nouvelles brèves. En tout, cela représente environ soixante pages, abondamment illustrées, d'information scientifique très diversifiée, le plus souvent agencée d'une façon vivante et facile à lire.

La présentation visuelle du magazine est attrayante et imaginative, en particulier la page couverture ; on y discerne le souci, commun à tous les magazines, de la distribution en kiosques. Le coût est de \$1.75 le numéro et de \$17.00 pour l'abonnement annuel. Pour les éducateurs comme pour le public en général, *Québec Science* vaut son prix et s'avère un précieux instrument d'information et de culture scientifique.

Serge HAMEL

* * *

Revue canadienne de l'éducation : volumes 1 et 2.

La Revue canadienne de l'éducation ou Canadian Journal of Education lancée en 1976 par la Société canadienne pour l'étude de l'éducation, se veut d'abord « un forum pour l'échange d'idées et de résultats de recherche » sur « des sujets d'intérêt spécifique pour les Canadiens sur des problèmes d'éducation au Canada ». Elle cherche également à « stimuler une meilleure communication entre les éducateurs canadiens-français et canadiens-anglais », le tout dans l'espoir d'établir « l'existence d'une identité et d'une communauté canadienne en éducation ».

À un rythme de quatre livraisons par an, la Revue canadienne de l'éducation publie des articles susceptibles non seulement d'intéresser un groupe spécifique d'éducateurs mais aussi de toucher une certaine variété de lecteurs puisque l'évaluation des manuscrits est reliée à l'intérêt qu'ils suscitent parmi les membres des huit associations membres de la Société canadienne de l'éducation. D'où des sommaires assez diversifiés où chacun peut y trouver son compte, le seul numéro spécial étant consacré aux « Études canadiennes » * envisagé sous des aspects suffisamment variés pour ne pas ennuyer le lecteur.

En plus des articles proprement dits, l'on trouvera dans chaque livraison des recensions de volumes relatifs à l'un ou l'autre aspect de l'éducation au Canada.

* Si je traduis correctement « Special Issues : Canadian Studies » qui assez ironiquement n'apparaît qu'en anglais sur la couverture. So much for Canadian Studies...

Si l'on survole les huit numéros parus de 1976 à 1977, soit deux années académiques, on remarquera, le numéro spécial sur les études canadiennes mis à part, que les articles traitent surtout de la formation ou du perfectionnement des maîtres, des diplômés de nos institutions étudiés sous des angles divers ainsi que de la sociologie de l'éducation, le tout sans oublier les programmes d'immersion ou de langues secondes, question brûlante, qui agite, ô combien, non seulement les éducateurs mais également les gouvernements fédéral et provinciaux depuis quelques années. Les minorités ne sont pas oubliées puisque deux études sont consacrées aux Indiens et une aux femmes ; phénomène curieux : les autres minorités n'apparaissent pas au palmarès et ce, dans un pays d'immigration et à un moment où, dans tous les pays industriellement avancés, se font jour de nombreuses, et parfois violentes, revendications « à la différence » et « à l'égalité ». On pourra objecter que la revue cherche « ce qui unit » mais dans le mariage, c'est souvent ce qui reste quand tous les problèmes réciproques ont été sinon résolus du moins amenés au jour.

Tout choix est odieux mais quelques articles nous paraissent particulièrement bien venus : Henri C. Barik et Merrill Swain sur une expérience d'immersion en français pratiquée dans une école torontoise et Gérald R. Richards sur la composante culturelle dans l'enseignement des langues secondes ; B.Y. Card sur la sociologie de l'éducation au Canada, celle qui se fait et celle à faire ; Al. Kazepides et John Mc Leish sur les théories de Skinner, Georges S. Tomkins sur l'initiation à la politique chez les enfants canadiens ; Jack Martin sur les instruments de mesure employés dans l'observation en salle de classe ; G. Allard sur l'autoformation des futurs maîtres, expérience pratiquée à l'Université de Sherbrooke.

La Revue canadienne de l'éducation * après deux ans d'existence me paraît avoir pris un bon départ. Pour atteindre la vitesse dite de croisière il lui faudra se maintenir dans un monde « hérissé » de périodiques de toutes sortes. Sa marque canadienne représente un grand atout. Mais qui sont les Canadiens ? Quels problèmes spécifiques à l'éducation *au Canada* affrontons-nous, quelles recherches susceptibles de les formuler davantage et peut-être d'en discuter avec plus de rigueur devons-nous encourager, si ce n'est susciter ? C'est là un des défis et non des moindres que cette revue doit relever car de la spécificité de son contenu dépend son succès et le plus grand danger pour elle serait d'être un décalque affaibli de la réalité états-unienne alors qu'Américain à part entière, nous choisissons la « canadianté ».

Arlette JOFFE-NICODÈME

* * *

* Et pourquoi pas la Revue canadienne d'éducation ? Si l'on se réfère à des revues francophones, le « l » est de trop, ex. Revue française de sociologie.

The Canadian Journal of Higher Education. La revue canadienne d'enseignement supérieur. Publication de La Société canadienne pour l'étude de l'enseignement supérieur.

La Société canadienne pour l'étude de l'enseignement supérieur s'adresse, au-delà des administrateurs des universités, à tous les professeurs et en général à tous ceux qui s'intéressent aux divers aspects de l'enseignement supérieur ou, ce qui peut ne pas coïncider exactement, de l'enseignement post-secondaire. Depuis 1971, la Société publie une revue dont le titre, au début, était « Stoa ». Les « portiques » où les penseurs de la Grèce antique discutaient des problèmes de la pensée n'évoquant plus, semble-t-il, d'images très précises dans l'esprit des universitaires canadiens d'aujourd'hui, le sous-titre de la revue en est devenu le titre actuel, il y a quelques années.

La politique de la revue est clairement rappelée dans chaque numéro. « La revue traite de l'enseignement supérieur au Canada ; cela comprend non seulement l'enseignement proprement dit, tant collégial qu'universitaire, mais aussi tout sujet qui touche au domaine de l'enseignement supérieur au Canada ; cela n'exclut pas des articles occasionnels sur l'enseignement supérieur à l'étranger à condition que s'y exerce un rayonnement canadien ou que s'y amorcent des influences sur l'enseignement supérieur canadien. (...) La revue (...) s'adresse donc d'une part aux personnes œuvrant dans ce secteur : professeurs, étudiants, administrateurs, fonctionnaires, et d'autre part à toute personne en général qui se sent concernée par ce domaine. Même si elle se veut érudite, la revue ne se limite pas à la publication de recherches hautement spécialisées ne s'adressant qu'à quelques individus. »

Le contenu des trois numéros de 1976 et des deux premiers numéros parus en 1977 répond exactement à cette politique. Les auteurs sont recrutés d'un océan à l'autre, dans les collèges et universités et dans certains organismes impliqués dans les problèmes de l'enseignement supérieur. Un seul article provient des États-Unis. Les articles en français ont atteint une proportion normale, ce qui, sauf erreur, marque une amélioration sur les débuts de la revue. La plupart des articles comportent un résumé en anglais et en français. Le résumé français des articles anglais se ressent encore trop souvent, par malheur, d'une traduction littérale faite à coups de dictionnaire.

Chaque numéro présente une tranche de la bibliographie sur l'enseignement supérieur au Canada qui met à jour les trois volumes exhaustifs de Robin S. Harris. Des recensions présentent les ouvrages récents.

Les articles, de quatre à six par numéro, touchent peu à peu un grand nombre de secteurs. Ils étudient des questions d'intérêt général. Sur les cinq numéros un seul article porte sur les problèmes d'une discipline particulière. Comme l'indique la politique de la revue, il s'agit d'articles « érudits » dans ce sens qu'ils apportent des faits et des documents à l'appui d'une analyse sérieuse d'un problème, mais non de comptes rendus de recherches à caractère scientifique que leur présentation technique rendrait inintelligible en dehors des cercles restreints d'initiés.

Les sujets traités et leur présentation s'adressent vraiment à tous les professeurs des universités canadiennes. Il est souhaitable qu'ils se tiennent tous au courant des problèmes abordés par *La revue canadienne d'enseignement supérieur*.

Marcel de GRANDPRÉ

* * *

Pédagogie Ouverte, Éditions N.H.P.

La revue *Pédagogie Ouverte*, publiée par les éditions N.H.P., est aujourd'hui à sa troisième année d'existence. Elle vise à développer une pédagogie qui favorise l'interaction enfant-maître, enfant-environnement à l'école élémentaire, et ce, dans un contexte informel d'apprentissage.

Chaque numéro de la revue présente un dossier, un article et un atelier. En général, le *dossier* analyse des sujets d'intérêt commun à tous les éducateurs, enseignants et chercheurs dans des domaines connexes à la pédagogie. Par exemple, on y retrouve des travaux d'André Paré sur l'apprentissage, de Lee Shulman sur les controverses psychologiques dans l'enseignement, de Maurice Bélanger sur l'expérience américaine dans l'éducation des enfants de milieux défavorisés, et autres.

Par ailleurs, l'*article* relate souvent les démarches d'innovation pédagogique de certains enseignants et donne des élans rafraîchissants aux éducateurs qui sont à la recherche d'une organisation plus humaine et plus fonctionnelle dans leurs classes.

Enfin, l'*atelier* expose des démarches susceptibles d'aider le lecteur à pousser la réflexion pédagogique dans des sujets déterminés.

L'originalité de cette revue repose davantage sur l'esprit de recherche et d'intérêt concerté à atteindre une population éducative qui se situe à des niveaux différents, puisqu'elle peut tout aussi bien répondre aux besoins d'information des étudiants en Sciences de l'Éducation, qu'aux besoins des enseignants dans les Commissions Scolaires et des professeurs à l'Université.

Raquel PRESSER

* * *

McGill Journal of Education. Publication de la Faculty of Education, McGill University.

La revue McGill Journal of Education est une publication semi-annuelle qui paraît depuis le printemps 1966. Cette revue faisait suite au *Bulletin* de l'Institute of Education et a vu le jour au moment où cet Institut fut transformé en Faculty of Education.

La revue est habituellement construite à partir d'un thème ; c'est le cas pour 17 des 23 premiers numéros (Le dernier numéro, automne 1977, est une anthologie des articles jugés les plus intéressants dans les 23 numéros antérieurs).

De ces thèmes, plusieurs ont été choisis en raison d'événements ou de problèmes d'immédiate actualité. C'est le cas, par exemple, pour le premier numéro, intitulé *Activism* (Vol. I, no 1, printemps 1966), qui porte sur le Rapport Parent ; et le numéro suivant *Language Learning and Teaching* (Vol. I, no 2, automne 1966) présenté à l'occasion de la création du Département de linguistique de l'Université McGill. Un numéro spécial (Vol. VI, no 1, printemps 1971) souligne le 150^e anniversaire de l'émission d'une charte à l'Université McGill et l'inauguration de l'édifice de la Faculty of Education. Les Jeux Olympiques de 1976 fournissent également l'occasion d'un numéro spécial : *Olympic Special* (Vol. XI, no 1, printemps 1976).

Dans l'ensemble, cependant, les thèmes développés ont un caractère moins local et couvrent un large éventail de questions générales d'éducation, par exemple l'enfance inadaptée (Vol. II, no 2, automne 1967), la créativité (Vol. VIII, no 1, printemps 1973), la scolarisation (Vol. IX, no 2, automne 1974), la femme et l'éducation (Vol. X, no 1, printemps 1975).

Comme il sied à une publication de ce genre, chaque numéro est de présentation très soignée, les thèmes habituellement traités avec sérieux et ampleur, les articles étoffés d'abondantes références. De nombreuses recensions font également partie de la présentation. Soulignons, enfin, que, à une exception près, tous les numéros contiennent un article ou plus en langue française. L'impression d'ensemble qui se dégage de l'examen de cette revue est son caractère d'équilibre et de variété : à des questions d'intérêt local font pendant des thèmes d'intérêt général ; des problèmes d'ordre théorique alternent avec des problèmes d'ordre pratique ; des études à caractère scientifique voisinent avec des articles qui expriment des opinions personnelles. On a même droit, parfois, à de véritables cris du cœur qui montrent que des universitaires sont capables de passion (Norman Henchey, *The Future of Quebec: Alternative Scenarios* (Vol. XII, printemps 1977, p. 17-28).

On peut trouver que cette variété laisse parfois le lecteur sur son appétit et lui fait désirer le recours à des sources plus spécialisées pour la connaissance d'une question particulière. Ce n'est pas un mince mérite, cependant, de parvenir à provoquer l'élan et d'avoir suffisamment capté l'attention pour inciter à la poursuite de la réflexion.

La revue McGill Journal of Education apparaît comme une revue sérieuse, sans être sévère, d'allure et de tenue habituellement scientifique, sans être aveuglément expérimentaliste, d'un intérêt réel, enfin, pour tout professionnel de l'éducation.

Gustave CRÉPEAU

* * *

Sirkis, Rubin, *L'utilisation du livre et de la bibliothèque à l'école élémentaire : réflexions et suggestions*. Québec, Ministère de l'Éducation. Service Général des Moyens d'enseignement. 1976, 174 p.

Léveillé, Jean-M. Bernard. *Bibliothèques collégiales : Statistiques pour 1974-1975*. Québec, Ministère de l'Éducation. Service des Bibliothèques d'Enseignement. 1977, 39 p.

Deux publications du Ministère de l'Éducation, préparées par R. Sirkis, et J.-M. Bernard Léveillé, traitent du même sujet — les bibliothèques — mais leur approche et le niveau traité sont différents.

Monsieur Sirkis nous transmet ses « réflexions et observations » concernant le livre, la bibliothèque et leur place à l'école élémentaire. L'auteur présente très bien la situation réelle de nos bibliothèques et l'attitude de la population scolaire vis-à-vis la lecture. Il soulève beaucoup de points qui méritent d'être étudiés plus à fond. Malheureusement, il ne nous donne aucune suggestion pratique, aucune idée plus ou moins précise comment motiver plus nos élèves à la lecture. Dire qu'une des raisons principales c'est que « la lecture ne donne pas de résultats concrets et immédiats » (p. 35) est une idée trompeuse et manque le point. La réalité n'est-elle pas juste le contraire ? N'est-il pas vrai que c'est justement la lecture, une bonne lecture, qui nous apporte une satisfaction intellectuelle immédiate, tandis que « les arts plastiques » nous laissent attendre longuement cette satisfaction personnelle et l'appréciation des autres.

La lecture ne nous aide-t-elle pas à aiguïser nos forces créatrices ? ne nous donne-t-elle pas une force supplémentaire pour mieux réussir dans n'importe quel domaine de nos intérêts ?

Toutes ces considérations ne doivent nullement pas être comprises comme une critique négative. Non, c'est juste le contraire qui est vrai. C'est simplement une suggestion d'aller encore plus loin dans cette étude.

Monsieur Léveillé, dans sa publication, nous informe des données statistiques relatives à nos bibliothèques collégiales, sans aucun commentaire, sans aucun jugement de valeur. Nous y trouvons les informations chiffrées d'ordre général : les usagers de nos bibliothèques, les fonds documentaires, leur utilisation, les dépenses de fonctionnement, les dépenses d'investissement, le personnel professionnel, le personnel de soutien, l'installation matérielle et l'équipement audiovisuel. Après ces renseignements généraux, nous trouvons les tableaux pour chaque collègue, du secteur public ainsi que du secteur privé.

Vu cette présentation, ce document reste utile et suggestif pour les administrateurs et pour ceux qui sont intéressés à savoir comment le « dépôt du génie humain » est disposé et utilisé par nos académiciens. C'est un document pour trouver les faits exprimés en chiffres. Une comparaison, une interprétation pour l'avancement ou pour le recul dans l'utilisation de nos bibliothèques serait certainement très appréciée.

Pierre CASNO

* * *

Inventory of Research into Higher Education in Canada / Inventaire des Recherches sur l'Enseignement supérieur au Canada. Ottawa, Association des Universités et Collèges du Canada, 1976, 53 p.

Inventory of Research into Higher Education in Canada / Inventaire des Recherches sur l'Enseignement supérieur au Canada. Ottawa, Association des Universités et Collèges du Canada, 1977, 64 p.

Directory of Education Studies in Canada / Annuaire d'Études en Éducation au Canada 1975-76. Toronto, L'Association canadienne d'Éducation, 1977, 141 p.

L'importance de dissémination relative à la recherche scientifique est devenue aujourd'hui très urgente pour tous ceux qui s'intéressent au progrès de la science. En effet, le nombre toujours croissant de recherches et la diversité des sujets traités par l'esprit imaginatif des hommes de science est tel qu'il nous est difficile de savoir où nous en sommes. Si c'est vrai pour toutes les sciences, c'est surtout vrai pour les sciences de l'éducation. C'est pourquoi un répertoire de recherches en éducation est toujours très apprécié par tous ceux qui s'intéressent à l'éducation.

Les trois publications, mentionnées ci-haut, se proposent de nous apporter une petite solution, en nous mettant au courant de ce qui s'est fait au Canada dans ce domaine.

Les deux premières publications nous donnent la liste des recherches terminées ou en cours, relatives à l'enseignement supérieur au Canada. Ce sont les publications annuelles sous la direction de J.F. Houwing et A.M. Kristjanson. Tous les projets de recherche sont classés sous six rubriques, indiquant le titre, une brève description, le nom et l'adresse du chercheur, etc.

« Annuaire d'études en éducation au Canada » contient par contre la liste des travaux et des recherches accomplis dans le domaine de l'éducation en général par les étudiants inscrits à des programmes d'études supérieures, par le personnel enseignant des facultés des Sciences de l'Éducation, par les Ministères de l'Éducation, par les Conseils scolaires et par d'autres institutions s'intéressant aux problèmes pédagogiques.

Tous ces répertoires sont des instruments très utiles pour tous ceux qui veulent être au courant des solutions trouvées ou proposées, ou encore pour aller plus loin dans leurs études.

Pierre CASNO

* * *

Études relatives à l'Éducation — Universités, 1969-1970 — 1973-1974. Québec, Ministère de l'Éducation. Direction générale de la Planification. 1976, 313 p.

Thèses et Mémoires relatifs à l'éducation 1969-1974. Québec, Ministère de l'Éducation. Direction générale de la Planification. 1976, 258 p.

Études en Éducation dans les Commissions scolaires et les Collèges du Québec 1969-1970 — 1973-1974. Québec, Ministère de l'Éducation. Direction générale de la Planification. 1976, 339 p.

Ces trois publications de la Direction générale de la Planification du Ministère de l'Éducation peuvent être considérées comme une heureuse initiative en vue d'assurer une communication fructueuse entre les chercheurs et les praticiens dans le domaine de l'éducation.

L'idée, lancée en 1974, nous met au courant de recherches terminées ou encore en cours, entreprises par les professeurs, par les étudiants, terminant leur maîtrise ou leur doctorat, par les Commissions scolaires et par nos Collèges. Ces trois documents sont indispensables pour tous ceux qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre au progrès des sciences de l'éducation, parce que la dissémination d'information relative à la recherche en éducation est un impératif catégorique, pour ne pas se perdre dans le labyrinthe de diversité d'études et de travaux scientifiques dans ce domaine.

Dans ces trois publications nous trouvons les résumés de recherches, accompagnés des renseignements concernant le sujet, les auteurs, les institutions, le type de la recherche, le niveau de l'enseignement visé, la méthode utilisée, les résultats obtenus et où obtenir les documents. Y sont indexées les recherches faites dans les institutions académiques d'expressions française et anglaise.

Il nous semble inutile de souligner l'importance et la valeur réelle d'une telle entreprise. Il ne nous reste qu'à souhaiter que ce genre de publication devienne une chose permanente.

En attendant notre «ERIC-Québec», ces trois documents vont rester vraiment indispensables dans chaque bibliothèque de la faculté des Sciences de l'Éducation.

Pierre CASNO

* * *

Albertini, J.M., Lambert, D.C. et autres, *Mise au point, réalisation et contrôle d'un programme d'initiation économique en milieu adulte*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1977, 110 p.

Le domaine de l'économique prend une place très importante dans la vie des individus ou des groupes. Lorsqu'on s'adresse à des personnes engagées professionnellement

dans les organisations publiques et privées afin de les initier ou de les perfectionner par rapport à l'économique, cela devient un champ de pratique sociale de l'éducation des adultes. C'est dans ce sens qu'une équipe du CEREP a voulu élaborer et réaliser un programme d'activités éducatives propres à l'économique.

Le souci des auteurs fut de relier la recherche à l'action. C'est pourquoi ils eurent d'une part comme objectifs de déterminer les représentations économiques d'une clientèle adulte, de construire neuf (9) jeux tels que éconobanque, éconocircuit, de constituer une grille d'observation et de critique des ateliers d'animation et enfin de mettre au point dix-neuf (19) tests devant servir à l'évaluation et au contrôle des ruptures de langage et de leur évolution. D'autre part, le client, la Caisse des Dépôts et Consignations, voulait un programme « axé sur le développement personnel, indirectement sur le perfectionnement professionnel et qui permettrait à des cadres de devenir des animateurs de groupe en se dégageant d'une attitude professorale et hiérarchique... » (p. 7).

Durant deux ans, des sessions furent organisées. Les auteurs donnèrent en première partie le résultat des activités d'animation faites par les cadres assistés par des animateurs du CEREP. Dans la deuxième partie, ils analysent les modules pédagogiques soit les tests de distanciation et d'autonomisation et les illustrent abondamment par des graphes.

Le cadre théorique élaboré en vue de provoquer le processus d'apprentissage s'appuie sur des notions comme celle de la distanciation, de l'autonomisation, de la réarticulation et de la complexification, ce qui constitue une approche très positive.

Dans l'esprit des auteurs, ce programme devait être réalisé de manière à éviter la répétition du modèle scolaire, portant à saveur assez mécanique.

Après avoir lu le compte-rendu de cette expérience éducative, de nombreuses questions surgissent. Les chercheurs se sont-ils effectivement occupés de conjuguer leurs propres objectifs et ceux du client ? Les participants ont-ils contribué à la formulation de leurs besoins d'apprentissage dans le domaine de l'économique ? Dans quelle mesure les participants n'ont-ils pas été soumis à une orchestration intelligente et logique de modules pédagogiques ? Dans quelle mesure les participants ont-ils collaboré à la réalisation de l'intervention éducative ? Les tests de distanciation et d'autonomisation ont-ils rendu visibles les apprentissages des participants ? Est-ce que l'intervention ne fut pas aussi scolaire dans les faits que non scolaire dans la conceptualisation ?

Dans l'introduction, les auteurs rappellent certains facteurs propres à l'apprenant adulte, le compte-rendu révèle peu sur la manière dont les intervenants en ont tenu compte.

Quant aux dix-neuf tests, est-il possible de s'interroger sur leur fiabilité ? Quelques-uns ont été élaborés plus sérieusement que d'autres. Les données sont équivoques car l'échantillon de chaque test varie largement.

L'utilisation de l'animation comme technique favorise des apprentissages chez les participants mais elle demeure au niveau du processus. Qu'en est-il de l'expertise sur le contenu, soit l'économique ?

Il y eut beaucoup d'instruments mis au service des intervenants mais il est permis de se demander si les participants ont pu réaliser des apprentissages valables et pertinents. Il semble que les chercheurs ont tenté de vérifier des outils plutôt que de faciliter une implication des clients à leurs propres apprentissages. On pourrait croire qu'on s'est référé à une pédagogie qui tente de plaquer sur l'approche des adultes en situation d'apprentissage des modules verticaux. Les mots « formateur » et « formé » connotent des représentations fort scolaires et autocratiques.

Si, comme les auteurs le proclament, les adultes ne sont pas des analphabètes dans le domaine de l'économique, pourquoi les intervenants se sont-ils armés de batteries de jeux et de tests ?

En conclusion, il y a lieu de reconnaître des efforts d'adaptation et de flexibilité dans le programme ; cependant les intervenants demeurent fort à la remarque d'un modèle technique. Prendre la peine de comprendre certains outils peut être profitable car ils ont été conçus comme des éléments déclencheurs de l'apprentissage. Quant au compte-rendu, il est techniquement bien présenté.

Si quelques principes andragogiques ont été appliqués, une question fondamentale demeure : l'intervention éducative fut-elle centrée sur des adultes en situation d'apprentissage ?

Jean-Louis BERNARD

* * *

Gabrielle Roy. *Ces enfants de ma vie*. Stanké, Montréal, 1977, 216 pages.

On a longtemps perçu que la pédagogie est à la fois science, art et philosophie. Depuis toujours, les penseurs ont discoursé sur la façon d'éduquer « les petits hommes » : le lien est direct avec la nature humaine, avec le sens de l'univers, avec l'organisation de la société. Il en va de la Syracuse de Platon et de l'Émile de Rousseau. Côté science, l'effort est gigantesque depuis le siècle : il s'agissait à la fois de récupérer le retard et d'être à la hauteur des connaissances voisines. Le réel pédagogique profite derechef de la rigueur et de la méticulosité du chercheur face à ses données, selon sa méthode.

Qu'en est-il de la pédagogie en tant qu'art ? ou bien faut-il dire « l'art pédagogique » ? la « pédagogie artistique » ? Quel rôle complémentaire au raisonnement et aux mesures vient jouer l'intuition ? Évidemment qu'on croit davantage aux élégies sur la nature de la part d'un poète qui a parcouru les champs à pied, brin de blé entre les dents...

La Gabrielle Roy qu'on connaît, celle qui fut notre premier écrivain à être « reconnu à Paris » pour vrai, il y a vingt-cinq ans déjà, celle qu'on risquait d'envoyer rejoindre

dre trop tôt d'autres, qui en sont arrivés à rédiger des testaments contestés, se plaît au contraire à nous doter d'œuvres... de jeunesse ! Écrites avec la maturité de l'âge mûr et la vision de l'artiste, c'est-à-dire de la pédagogue, de l'éducatrice qu'elle fut et ne cesse pas d'être. À « Ma vache Bossie », contes pour enfants, l'an dernier, succède « Ces enfants de ma vie », tout récemment.

Il revient aux pages littéraires des journaux non en grève d'en faire la critique et l'éloge pour célébrer l'écrivain. Ce qui est déjà acquis d'ailleurs.

En lisant par contre « Ces enfants de ma vie » avec l'attention du pédagogue, on débusque de ces choses, ni quantifiables, ni transmissibles, sinon par évocation, qui en disent long. De quoi étoffer maints livres verts... d'espérance ! Mais attention, ici, il s'agit d'expérience vécue d'intuition confirmée, d'un passé présent :

« Trente-cinq enfants inscrits et à peu près tranquilisés, je commençais à respirer (...) je me disais : Nous allons vers l'amitié... »

« J'ouvris une boîte de craies de couleur et en fis la distribution, invitant les enfants à venir au tableau y dessiner chacun sa maison (...). Selon leur conception égalitaire au possible, il parut que tous habitaient à peu près la même maison ».

« J'apprenais qu'il peut être plus difficile de faire changer d'idée un enfant aimant qu'un homme armé de toute sa force ».

« Il était franc, adroit, intelligent et, de surcroît, ce qui est rare chez un enfant doué, tranquille ».

« Ils poussaient des « oh », des « ah », aussi doués que nous, les maîtres, à forcer le ton et le geste (...) ».

« Si je n'avais déjà appris à quelle folie peut pousser la gêne chez certains enfants (...) ».

« Et je laissai faire, car que faire ! »

« Le spectacle, qui n'avait été donné apparemment que pour moi seule, me parut bien, cette fois, l'aveu d'une solitude comme il ne peut y en avoir d'aussi profonde qu'aux derniers jours presque de l'enfance ».

On retient d'une telle lecture qu'il y aurait peut-être moyen de préparer les futurs enseignants en utilisant davantage d'authentiques œuvres littéraires, à contenu pédagogique de surcroît, comme le recommandent les programmes de disciplines intégrées qu'ils auront eux-mêmes à mettre en œuvre.

André GIRARD

* * *

Doyon-Richard, Louise, *Préparez votre enfant à l'école*, 300 jeux psychomoteurs pour les enfants de 2 à 6 ans, les Éditions de l'Homme, Montréal, 156 pages.

Pouliot Germaine et collaboratrices : Biron Hélène, Roberge Suzelle, Gaouette Denise, Leblond Pierrette, *Un ami sur ta route*, illustrations de Martin Dufour, Suzanne Duranceau, Réal Godbout, Nicole Morrissette, Luc Primeau et Daniel Sylvestre, directeur artistique : Robert Doutré, les Éditions Projets, Montréal, 1977, 292 pages.

Lentin, Lawrence, *Apprendre à parler en racontant — Chantal et Nicolas*, d'après une histoire d'Annie Soustelle adaptée pour le Canada par Gérard Ruest, illustrations de Harvey Dodd, les Éditions Projets, Montréal, 1977. La collection comprend, outre le *Guide de l'éducateur* (15 pages), 12 petits livres de 8 à 16 pages regroupés en trois séries :

- 1.1 La maison aux rideaux verts (8 pages)
- 1.2 Nicolas se réveille (8 pages)
- 1.3 Chantal s'habille (8 pages)
- 1.4 Le petit chat (8 pages)
- 2.1 La tarte (12 pages)
- 2.2 Les patins (12 pages)
- 2.3 Le ballon perdu (12 pages)
- 2.4 Le bain du bébé (12 pages)
- 3.1 Maman part travailler (16 pages)
- 3.2 Papa revient du travail (16 pages)
- 3.3 Chantal est malade (16 pages)
- 3.4 L'anniversaire (16 pages)

Lussier Colette et collaborateurs, *Joyeux lecteurs*, illustrations de Louise Méthé, les Éditions Projets, Montréal, 1977. La collection comprend 25 petits livres de 7 à 11 pages chacun :

- 1 — Le chien de Guylaine
- 2 — Luc arrive à la maison
- 3 — Luc et son chien
- 4 — Fido ne va pas à l'école
- 5 — Luc et Guy
- 6 — Guylaine et le lapin
- 7 — Le ballon de Luc
- 8 — Dans le sapin
- 9 — Nico
- 10 — Dans la cour
- 11 — Après l'école
- 12 — Le repas du midi
- 13 — La course de Fido

- 14 — Toutou et le canari de Marco
- 15 — Un chien qui n'aime pas l'auto
- 16 — Une amie de maman
- 17 — À la montagne
- 18 — Micheline une petite gamine
- 19 — Fido et la souris
- 20 — Regarde dans le saule
- 21 — Qui fait ce tapage ?
- 22 — Toute la famille fait de la musique
- 23 — Où est Pato ?
- 24 — On va à la pêche
- 25 — Un pantalon

Lussier Colette, Picard Raymonde, Pouliot Monique, en collaboration avec Normand Fortin et Yolande Plante, *Luc et Martine*, illustrations de Louise Méthé, les Éditions Projets, Montréal, 1977. La collection compte 4 titres disponibles, en relation avec la méthode dynamique de lecture :

- 1 — Luc et Martine vont à l'école
- 2 — Luc et Martine s'amuse
- 3 — Luc et Martine se promènent
- 4 — Luc et Martine lisent

et un disque : *C'est la récréation*, « chansons enfantines créées spécialement pour la méthode dynamique de lecture et de français », composées et interprétées par Edith Butler, Angèle Arsenault et Jacqueline Lemay, les Éditions de l'Échelle, les Éditions Lise Aubut, Montréal, 1977.

La littérature infantine québécoise devient de plus en plus florissante. Entre autres maisons d'édition, les Éditions Projets viennent de publier une série de livres qui présentent à différents niveaux pédagogiques un contenu qui sera fort utile pour les maîtres tout en intéressant les enfants. Les Éditions de l'Homme publient pour les éducateurs un recueil de trois cents jeux psychomoteurs à faire avec des enfants de 2 à 5 ans. Exposons et commentons brièvement le contenu de ces ouvrages qui se trouvent à la fine pointe de l'actualité pédagogique. Nous commencerons par le seul d'entre eux qui s'adresse directement aux adultes.

Dans *Préparez vos enfants à l'école*, Louise Doyon-Richard présente une série d'exercices psychomoteurs pour les enfants de 2 à 5 ans, ce qui en soi offre beaucoup d'intérêt. Cependant on sent trop que pour l'auteur, préparer l'enfant à l'école, c'est le préparer exclusivement à lire et à écrire. Cette conception réduite de l'école agace un peu à la longue. En effet, l'auteur oriente très clairement presque toutes les suggestions de jeux vers l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, sans que soient explicités les effets de ces mêmes exercices sur les diverses attitudes et aptitudes que l'enfant devra développer durant toute sa vie scolaire : équilibre émotif, harmonie motrice et intellectuelle, autonomie, etc.

Malgré son titre un peu trompeur, ce livre comprend une série d'activités d'apprentissage que la mère ou le père pourront faire avec leur enfant tout en s'amusant. Enfin, il pourra intéresser tout autant les éducateurs et les étudiants maîtres que les parents : on y trouvera beaucoup d'idées stimulantes et de « trucs » utiles.

Un ami sur ta route présente l'enfance, la nature et le merveilleux dans une série de contes et de poèmes dont l'agencement relève d'une recherche savante. En effet, l'alternance de la prose et de la poésie, de la fiction et de la réalité, de contes fantaisistes et d'exposés scientifiques prête à ce livre une saveur toute spéciale.

Entre chaque histoire les transitions sont si bien soignées que le lecteur glisse sans heurts d'un sujet à un autre malgré la diversité de provenance des textes et des auteurs. Ainsi, le thème de l'hiver permet d'aborder à la suite la condition du pêcheur, la Noël et l'hibernation, la seule continuité étant ici celle de l'atmosphère (et de l'intérêt du lecteur). Bref, il se dégage de ce livre une ambiance soutenue qui incite à le lire d'une traite.

Un lexique est fourni à la fin ; il est d'une grande utilité pour l'enfant qui sait déjà se servir du dictionnaire, mais comme les mots sont précédés de leur déterminatif, il n'est pas à conseiller à l'enfant qui veut apprendre à le faire : c'est un peu trop compliqué pour rien.

Les dessins correspondent merveilleusement au texte et, provenant de graphistes différents, ils présentent des styles différents qui agrémentent encore la lecture.

Pour conclure, j'ajouterai que ce qui me paraît se dégager le plus de ce livre, ce n'est pas l'amitié comme semble vouloir le proclamer le titre, mais plutôt l'appel de l'imaginaire et le bien-être ou la plénitude que peut trouver celui qui accepte de s'y laisser prendre. C'est un livre bien fait que l'enfant du 2^e cycle de l'élémentaire lira avec plaisir et profit.

La collection *Apprendre à parler en racontant — Chantal et Nicolas* comprend un guide de l'éducateur et douze petits livres de 8 à 16 pages.

Le guide de l'éducateur est à la fois concis et très complet (il ne compte que 15 petites pages du même format que les livres qui s'adressent aux enfants). Il explique

a) le double but de la collection :

— « plaire aux enfants en leur apportant le plaisir de parler à partir d'images »...

— « fournir à l'éducateur un support efficace à l'entraînement de l'enfant à un langage parlé syntaxique structuré »...

b) son contenu et la philosophie dont il procède :

— « Les personnages et les événements mis en scène sont donc les plus proches possible des personnes connues et des réalités vécues par la majorité des enfants.

(...)

« Ces petits livres présenteront donc certes des moments de joies familiales mais aussi la vie de travail des parents de Chantal et Nicolas. »

Enfin, il donne aussi des indications pratiques pour l'utilisateur.

Chacun des douze petits livres est en quelque sorte une suite d'images qui représentent des séquences d'événements. La première image se trouve à l'intérieur de la couverture, à gauche, pour habituer l'enfant à la convention de la lecture qui se fait de gauche à droite. Le texte n'est pas placé à côté ni en-dessous des illustrations, mais dans le pli de la page couverture de la fin qui, une fois dépliée, permet à l'adulte de lire tout en conservant sous les yeux de l'enfant deux images qui constituent les deux pages que présente un livre ouvert. Quant aux illustrations, elles sont soignées et répondent au désir de représentation réaliste de l'enfant. Ces petits livres s'adressent autant à l'enfant de 3 ans qu'à celui de 8 ans et l'éducateur qui commencera à les utiliser pourra constater qu'ils peuvent servir autant à l'entraînement au langage des enfants de 3, 4 ou 5 ans qu'à l'entraînement au langage explicite et syntaxiquement structuré d'enfants apprenant déjà à lire, de 6 à 8 ans. Ils pourront aussi aider ceux qui éprouvent des difficultés dans l'apprentissage de la lecture.

Bref, ces petits livres constituent un matériel didactique qui, ce qui est rare, arrive à la hauteur des prétentions de son auteur. Il atteint vraiment ses objectifs, et pourra servir à combien d'autres fins encore ? L'utilisateur saura le dire...

Quant aux collections *Joyeux lecteurs* et *Luc et Martine*, qui reprennent les structures de la méthode dynamique de lecture, leur objectif est clairement scolaire. Même si leur présentation est sensiblement améliorée par rapport à celle de la méthode elle-même, les auteurs, dans leur souci d'en faire un instrument d'apprentissage, ont perdu de vue la nécessité d'en faire aussi une série *intéressante* (condition pourtant indispensable à l'atteinte d'objectifs pédagogiques).

On sent bien le désir des auteurs de ne présenter que des phrases simples ; c'est un objectif valable en soi mais qui cesse de l'être si l'enfant perd l'intérêt pour l'histoire parce que les liens de causalité ou de conséquence ne sont pas assez clairement explicités.

Ainsi, l'enfant retrouve les mêmes mots répétés dans des contextes un peu différents — ce qui est un bon principe d'apprentissage de la lecture —, mais comme me le faisait remarquer un enfant de 8 ans, on ne dit pas à la page 16 de *Luc et Martine vont à l'école* pourquoi le chien de Guylaine se fâche contre Fido. De même, à la page 7 de *Luc et Martine s'amuse*, il ne comprend pas à la première lecture pourquoi Cécile ne s'amuse pas ; il doit relire le texte en entier pour comprendre. Il aurait suffi de répéter la raison à la fin pour que l'enfant continue d'accrocher au texte.

Les dessins, eux, sont d'une agréable composition et pallient par leur style original la malencontreuse absence de liens syntaxiques dans le texte. Toutefois, le livret n° 22 des

Joyeux lecteurs (Toute la famille fait de la musique, p. 10) contient deux erreurs impardonnables. Tout d'abord le texte n'exprime nullement le dessin ; il mentionne une suite de six notes (do, ré, mi, fa, la, si) qu'on ne retrouve pas du tout dans la portée qui est dessinée au-dessus. De plus, cette portée présente des « croches blanches » ; curieuse aberration qui risque de dérouter l'enfant qui aurait déjà quelque connaissance de la notation musicale.

Enfin, pour conclure sur une meilleure note, j'avoue que le disque *C'est la récréation*, créé spécialement pour la méthode dynamique de lecture, m'a enchantée. Tout en reprenant bon nombre de structures et d'éléments de la méthode, ce disque présente des chansons dont les thèmes sont tout à fait propres à l'enfance. Le texte intégral des chansons se retrouve au verso de la pochette et s'avère très approprié à une activité qui se veut reliée à l'apprentissage de la lecture. Les mélodies sont simples et faciles à apprendre, les refrains souvent repris non seulement facilitent la mémorisation de la mélodie, mais incitent habilement l'enfant à relire les mêmes mots. Des effets sonores reproduisant le bruit de la balle sur mur, le sifflement du train, le miaulement du chat, le rire des enfants, etc., réussissent à capter l'intérêt de l'enfant, toujours avide d'onomatopées.

Ce disque réalisé en fonction d'une méthode de lecture n'a pas besoin du support de celle-ci pour prendre tout son sens. Il vit de lui-même. C'est là, je crois, sa plus grande qualité.

Flore GERVAIS

* * *

Le syndicalisme universitaire et l'État. Un collectif d'universitaires, H.M.H., Montréal, 1977, 208 p.

C'est en quelque sorte une galerie de peintures impressionnistes ou surréalistes, entrecoupées de séquences documentaires, que nous offre ce livre « conçu comme une intervention rapide et une contribution partielle et partielle »... — « issu des conflits survenus à Laval et à l'U.Q.A.M. »... et où « l'analyse objective voisine avec les revendications » (p. 6).

En regroupant l'information éparse à travers les dix-neuf textes et les trois documents présentés par les vingt-trois auteurs, le lecteur peut identifier les lignes d'autorité, et les lignes de consultation, qui relient le cabinet provincial aux administrations universitaires, placer cette structure à la fois dans le contexte de l'intervention fédérale et dans celui de l'action des divers agents économiques ou sociaux, publics et privés. Il peut aussi retracer l'histoire du syndicalisme universitaire québécois depuis les temps du S.P.E.Q. (1966) et des balbutiements du S.P.U.M. (1967), et identifier les enjeux et conflits successifs et récents.

Toute cette information est placée dans le contexte du postulat d'une ambiguïté ou même d'une illégitimité des administrations universitaires et dans celui d'une illusion historique négligeant le cheminement vécu depuis l'université cléricale des années 1950.

L'État est peu présent directement dans l'ouvrage comme et parce qu'il l'est peu, directement, dans les négociations universitaires et, conséquemment, peu dans le vécu des négociateurs et grévistes universitaires. Pourtant, le titre annonce une telle présence.

La planification est aussi relativement escamotée malgré le titre de la deuxième partie : les principaux acteurs en sont soulignés, notamment dans le texte de Jacques Bourgault, mais l'identification des contenus visés se limite pratiquement à poser, d'une part, la poursuite des intérêts des classes dominantes comme direction commune à la fois aux administrateurs universitaires, aux agents gouvernementaux ; aux corporations professionnelles et aux maîtres du marché du travail et d'autre part, la défense des droits authentiques du savoir comme direction commune aux professeurs, aux étudiants et peut-être aussi au personnel subalterne des universités.

C'est l'administration universitaire qui est la cible centrale de l'ouvrage ; c'est directement à elle que les syndicats s'affrontent. L'ouvrage éclaire bien peu sur son origine : à l'Université du Québec, Després apparaît bien le mandataire de la politique d'efficacité du « young executive » Bourassa ; mais d'où originent le recteur et les vice-recteurs de Sherbrooke dont les noms n'apparaissent même pas et d'où originent ceux de Laval vis-à-vis lesquels le silence est quasi aussi total ? Et quel est le rôle des administrateurs de l'Université de Montréal dans l'élaboration des fameux mandats de la CREPUQ ? Y auraient-ils exporté un « produit local » mal adapté à la situation des autres universités ?

L'administration y apparaît comme ou bien s'appropriant et accaparant l'Université ou bien admettant son appropriation par l'État et jouissant du rôle de dépositaire ou professeur par délégation de l'État. Elle y apparaît imbue du concept capitaliste de propriété privée et du modèle industriel de relations de travail. On peut regretter que l'ouvrage se contente de très brèves évocations des appropriations par l'Église et omette le rôle du modèle épiscopal d'autorité : le temps des « monseigneur » le recteur ou le vice-recteur est à peine dépassé et nombre d'administrateurs actuels ont « fait leurs classes » dans ce contexte de tension entre le paternalisme et l'autoritarisme.

L'ouvrage révèle aussi, tout en parlant peu, la diversion que les négociations de convention, même les plus dures, risquent de constituer. Pendant que les syndicats discutent avec les administrateurs des modalités de partage des masses salariales, des conditions matérielles de carrières et des partages de pouvoir au premier niveau décisionnel, les politiques universitaires s'élaborent ailleurs, en des lieux dont les syndicats et leurs fédérations ou centrales sont absents et où l'Université qui parle est soit d'administration cooptée par les administrateurs déjà en place soit l'administration choisie par l'État.

L'ouvrage souligne l'importance attachée par les syndicats à l'explicitation dans les conventions : 1° du principe de la liberté académique (tout en soulignant aussi comment ce principe caractérise l'université libérale moribonde) ; 2° d'un mécanisme efficace de recours pour grief ; 3° d'une participation moins ou plus décisionnelle à l'embauche, au renouvellement d'engagement, à la promotion des professeurs ainsi qu'aux orientations de l'enseignement et de la recherche. Nulle part toutefois le pouvoir réclamé ne paraît aller jusqu'à celui d'une autonomie décisionnelle pour l'usage de fonds et de ressources autres que soit les propres énergies personnelles des professeurs soit, tout au plus, un minimum usuel dans l'unité de travail du professeur.

L'ouvrage suggère l'aliénation qui résulte de la situation où les fonds de recherche et d'enseignement dépendent d'administrations paternalistes ; toutefois, il n'aborde pas vraiment les problèmes des nouvelles structures et de nouvelles formes de légitimité des administrations universitaires, problèmes que les syndicats de professeurs osent à peine explorer, préférant, semble-t-il, le « despote » contre lequel on puisse faire grief, au chef dont on doit être solidaire dans l'action si on ne décide pas de le remplacer.

Là est peut-être la contradiction radicale de l'ouvrage, et de la pratique syndicale courante des professeurs d'université : ce syndicalisme a besoin d'une autorité dominante contre laquelle s'opposer. On est pris au dépourvu quand, à l'Université de Montréal, le lendemain de l'acceptation de la convention par l'assemblée générale syndicale, la majorité des négociateurs syndicaux se retrouvent à l'assemblée universitaire pour autoriser les officiers de l'Université à signer la convention avec le syndicat. Est-on alors aux frontières de nouvelles légitimités ? Dans ce nouveau territoire, quelles seront les relations directes et indirectes entre le syndicalisme universitaire et l'État ? La recherche et l'enseignement résulteront-ils d'un véritable dialogue, d'une véritable convention entre les universités et l'État ? Le syndicalisme universitaire reculera-t-il devant l'autogestion partagée avec le personnel et les étudiants ? Ou bien, est-on tout bêtement tombé au plus creux du syndicat corporatiste ou du syndicat de boutique ?

Gérard POTVIN

* * *